

XYZ. La revue de la nouvelle

La fin des vacances

Christine Champagne



Numéro 54, été 1998

Retards

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4771ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Champagne, C. (1998). La fin des vacances. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (54), 37–39.

La fin des vacances

Christine Champagne

*À Christian
pour les morceaux d'enfance partagés*

Comme tous les étés précédents, Tristan a regardé les fleurs et les fruits pousser. D'abord les pivoines colorées de sa marraine, dès les dernières copies corrigées de maman, les valises bouclées et la route du fleuve devant eux. C'est ainsi que les vacances ont toujours commencé, été après été.

Du haut de ses six ans et demi, Tristan regarde le fleuve. Petit garçon de la ville, il n'a pas assez de ses yeux pour satisfaire sa curiosité. C'est ainsi qu'il a été piqué au début de l'été, pas une grosse piqure, il n'a même pas pleuré, a-t-il raconté fièrement à son papa venu passer la fin de semaine avec eux. Il voulait juste toucher les fraises, les palper pour voir si elles étaient juteuses. Des fraises, il en mangerait à tous les repas ! Et des framboises aussi, mais celles-là n'arrivent qu'au milieu de l'été, bien après les lilas et avant les tomates. Cette année, elles ont été tardives, il paraît qu'il n'a pas assez plu. Depuis que Tristan sait que la pluie fait pousser les fleurs et les fruits, il surveille chaque nuage, pour lui devenu promesse de gâteries.

Le samedi, il se mesure aux blés d'Inde. Comme ceux-ci ne le dépassent que de peu, il sait que l'été n'est pas terminé. On rentre en ville seulement quand ils sont beaucoup plus grands que Tristan. Pour l'instant, il ne partage maman avec aucun élève et il a bien d'autres chats à agacer, d'autres fleurs à arroser, d'autres jeux à inventer.

Ce matin, il ne pleut pas. Le facteur vient de laisser des lettres au chemin, dans la boîte que sa marraine lui a permis de

décorer. Elle est maintenant parsemée de fleurs de toutes les couleurs, autant imaginaires que probables, de fraises un peu rondes, de framboises bleues et d'épis de maïs géants. Tristan court vers elle, il aime jouer les messagers. L'été, il n'y a que de bonnes nouvelles, quand on a six ans et demi.

Maman et marraine, en train de concocter le repas pour leurs hommes, les plus grands et les cousins qui arriveront ce soir, accueillent Tristan en riant. Il est tombé dans son empressement et, dans sa joie, n'a pas remarqué qu'il est vert de la tête aux pieds. Qu'à cela ne tienne, il sera un Martien pour le reste de l'après-midi et part d'un pas léger à la conquête de la planète Terre.

Dans la balançoire, sa cousine Élise lit en chantonnant. Elle est grande, plus grande que la clôture qui les sépare des vaches du bonhomme Gagnon. Dix ans de plus que lui, il sait soustraire et additionner, il a six ans et demi. Mais Élise est toujours prête à le suivre dans les jeux à péripéties qu'il invente pour eux deux. Elle est la Terrienne, lui le nain vert, jusqu'à ce qu'un klaxon se fasse entendre de la route. Un papa, c'est quand même plus intéressant qu'une attaque planétaire!

Aujourd'hui, il va faire un pont avec ses Lego. Un grand pont. Il se met à l'œuvre alors que les grands dorment encore. Il ne ressent nul besoin de présence humaine, Zizi lui tient compagnie. C'est un peu sa meilleure amie. Minuscule, la chienne aboie fort et n'a d'yeux que pour son préféré. Les autres ont droit à des orteils mordillés lorsqu'ils s'aventurent pieds nus sur le territoire de Tristan pour le taquiner. Sauf Élise. Car elle a toujours dans ses poches des biscuits, pour Tristan, pour elle et pour Zizi, bien sûr.

À midi, les bases du pont sont solides. À quatre heures, Zizi traverse la structure avec succès. C'est alors qu'il entend au loin son nom. Il fait la sourde oreille, il est bien trop occupé pour servir de bébé aux cousines qui jouent à la mère. Et bien trop grand, il est maintenant ingénieur spécialisé en ponts pour chiens.

Obnubilé par son travail, il ne perçoit d'autre son que celui de sa propre respiration jusqu'à ce que se dressent devant lui les jambes et les pieds de son père. En levant la tête, il saisit le reste. Papa n'a pas l'air content, il parle de rentrer à la maison. Tristan croit que c'est parce qu'il a feint la surdité.

— Non, mon fils, c'est la fin des vacances !

— Déjà... Alors, les blés d'Inde, ils sont en retard eux aussi, comme les framboises ?

— Peut-être un peu, mais tu as surtout beaucoup grandi !

— Tu crois ?... Tout de même, les blés d'Inde sont bien trop petits pour que ce soit déjà l'école ! Tu es vraiment sûr que tu ne me contes pas une blague ?

— Tristan, lève-toi, compare-toi à moi. Tu verras que ce que je dis est bien vrai.

Et Tristan de se dresser sur ses jambes. C'est vrai qu'il atteint maintenant presque le coude de son père, pourtant un géant à ses yeux.

— Tu as raison. Mais dis, est-ce qu'on doit vraiment partir tout de suite ?

— Disons que tu as le temps de ranger ton pont, de manger, de faire un dernier dodo et nous partirons. Ça te va ?

— Ben, ça peut aller.

— Tu sais, Tristan, tu es presque un jeune homme, maintenant. L'an prochain, tu dépasseras sûrement les blés d'Inde.

— Tu crois ? Et s'ils étaient en avance ?